

# PORTRAIT TASHA DE VASCONCELOS



naît le photographe Pascal Rostain, qui la côtoie depuis douze ans. Mais, Tasha n'est pas une poseuse. C'est une femme déracinée, seule, hyper sensible, qui continue de souffrir.»

Pas besoin d'avoir fait psycho pour analyser la suite : la jeune fille refoule son histoire africaine en se dévouant corps et âme à ce qu'elle trouve de plus frivole – la mode. Repérée à 19 ans par l'agence Elite, elle renonce à ses études en relations internationales et gagne New York, où son agent la pousse à prendre un prénom «vendeur». Ce sera Tasha, pour l'homonymie avec Nastassja (Kinski), qu'elle a découvert dans Tess. Un top est presque né. Après des mois de régime à l'œuf dur, de castings humiliants et de séances photos débiles («Moi Jane, toi Tarzan»), elle rejoint Claudia Schiffer, Naomi Campbell et les autres au sommet. «La seule avec laquelle j'étais en phase était Carla Bruni», écrit-elle dans *La Beauté comme une arme*. Il faut dire que les deux femmes ont plus d'un point commun. Carla appartient à la haute bourgeoisie industrielle, Tasha est issue de l'aristocratie. Descendante d'un roi portugais par son père, écossais par sa mère, elle grandit dans l'illusion d'être une «princesse». Elle en a tous les attributs : la beauté, mais surtout le port altier, l'élégance discrète et la conviction d'avoir à tenir son rang. «Mieux vaut la mort que le déshonneur», dit la devise familiale. Sa mère, protestante, lui inculque les bonnes manières et les valeurs chrétiennes. Son père assure sa culture générale. Comme Carla, Tasha est polyglotte (elle parle anglais, portugais, français, espagnol, italien et baragouine deux dialectes africains) et passe aussi bien à la cour d'Angleterre qu'au palais de Monaco. Seule différence, et de taille. Selon Tasha, Carla n'a «pas d'états d'âme, rien que du business». Pas étonnant qu'elle se soit acoquinée avec

Nicolas Sarkozy : «Ils fonctionnent pareil.» Tasha se souvient : «Carla tenait tellement à clamer son indépendance et à s'afficher en femme libérée de tout, des hommes, de l'argent, de la gloire, de la facilité, qu'elle n'affectait que des postures outrées, parsemées de provocations candides. Et quand elle s'arrêtait de jouer, elle savait se montrer d'une froideur redoutable.»

Tasha aussi est froide, mais pour une autre raison : la trouille – des hommes en particulier. Elle mentionne un Jeremy et un Ian fréquentés à l'adolescence mais après, plus rien. «Ce n'est pas tant le sexe qui me fait peur, confie-t-elle, mais l'amour. Le fait d'être intime avec quelqu'un.» Ted Kennedy et Robert De Niro la courtisent... sans succès. Même Kevin Costner se casse les dents : «Je n'étais pas prête.» Albert de Monaco ? Un ami. Elle se souvient, amusée : «Alors que la presse people me voyait déjà mariée avec lui, je rencontrais le prince Charles sur un terrain de polo. Mon homme idéal.» Sans blague ? Sans blague. Alors pourquoi diable ne pas lui sauter dessus ? Tasha regarde ses pieds. Le silence qui suit sonne comme un regret. Elle est célibataire.

2006. La gazelle a grandi. Ses expériences au cinéma (*Johnny English*, *Attraction fatale*), mais surtout le diplôme qu'elle a passé au Centre d'études diplomatiques et stratégiques, à Paris, lui donnent la confiance nécessaire pour relever le défi de sa vie : retourner au Mozambique, trente ans après. Le voyage est une révélation. Comme d'autres voient la Vierge, elle découvre «un sens». L'Afrique retrouvée «murmure» à son oreille : «Sers-toi de ta beauté comme d'une arme.» Pour tant nunuche, la formule est pour elle un mantra. La petite phrase qui dit tout : la revanche et la réconciliation. Le top se lance dans l'humanitaire. Elle monte sa propre association, Amor, avec laquelle elle crée une maternité au Malawi. Pour satisfaire son désir d'enfant ? «Non, répond-elle, surprise, comme si on posait une question tordue. Je n'ai aucun regret de ce côté-là. Si ça doit arriver, ça arrivera. Sinon, tant pis.»

Près de quatre heures ont passé. «C'est mon arme de beauté qui a donné un sens à ma vie», conclut Tasha, la voix de nouveau éteinte par les larmes. En face, on ne sait plus trop quoi faire. S'excuser de la faire pleurer sans arrêt ? La prendre dans nos bras ? Lui dire «tout ira bien» ? Dans le doute, on se contente d'un sourire et d'une poignée de main. ◆

## EN 7 DATES

**15 août 1966** Naissance à Beira (Mozambique). **1975** Quitte le Mozambique. **1992** Première couverture du *Vogue* (Italie). **2006** Retour à Beira et création de l'association Amor. **2009** Ouverture de la maternité de l'association Amor au Malawi. **Mars 2010** Nommée ambassadeur de l'UE pour la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale. **Janvier 2011** *La Beauté comme une arme* (Michel Lafon).

Reconvertie dans la philanthropie, TASHA DE VASCONCELOS est craintive comme une biche. Perturbée et perturbante.

## La belle apeurée

Par CHLOÉ AEBERHARDT  
Photo JÉRÔME BONNET

Le premier quart d'heure est une épreuve. Pensant bien faire, Tasha de Vasconcelos a enregistré sur son smartphone les idées fortes qu'elle veut communiquer. Exemple : «Je n'ai jamais autant travaillé qu'aujourd'hui.» A 44 ans, elle continue d'enchaîner les campagnes comme égérie des marques. Cramponnée à son téléphone comme un bébé nageur à sa bouée, elle enchaîne les phrases toutes faites, sans rapport, ni transition. «Je suis terrorisée par cette interview», se justifie-t-elle dans un français mal assuré. Elle sanglote puis repart, «Tou sais ?» sur complètement autre chose. Plus elle nous parle, plus elle nous perd, jusqu'à ce que l'on se décide à commettre l'impensable : lui demander de se taire. «Maintenant vous respirez un grand coup et vous me laissez poser mes questions.» Elle s'excuse, mortifiée.

Au fond, on n'en mène pas large non plus, mais il faut bien faire son boulot. A ce stade : déterminer si le top-model assis devant nous est un esprit creux, ou azimuté. Pour ce faire, lui poser une question un peu longue, donc potentiellement difficile à assimiler : «Depuis vingt-cinq ans que vous faites ce

métier, vous avez été photographiée par Peter Lindbergh et Patrick Demarchelier. Vous avez défilé pour Armani, Dior et Saint Laurent. Il est question que vous clôturez le prochain show de Jean Paul Gaultier et là, vous me dites que vous avez peur d'une interview ? Je ne comprends pas.»

C'est que la réponse est bien plus compliquée que la question. Tasha de Vasconcelos n'a pas une peur panique des journalistes, mais des gens en général. Lorsqu'elle se balade en ville et voit se profiler la terrasse d'un café, elle change de trottoir dans l'espoir de ne pas être vue – pas simple, quand on habite Monaco. «Sur un podium, je me sens protégée, explique-t-elle. Dans la rue, c'est différent.»

Dans la rue, elle a vu des corps déchiquetés à coups de machette. C'était en 1975. A l'époque, Tasha a 8 ans et s'appelle Sandra. Elle vit au Mozambique avec son père, un ingénieur portugais, sa mère, britannique, et sa sœur Pamela. Maison en bord de mer, domestiques, berlines et chevaux : la famille mène grand train. L'indépendance du pays, puis la guerre civile changent la donne. Aux yeux du nouvel Etat socialiste, les Vasconcelos ne sont plus de bons patriotes pourvoyeurs d'emplois, mais des colons blancs qu'il faut chasser. L'exil les mène en Rhodésie (Zimbabwe), puis au Canada. «Moi aussi au début je pensais que c'était une pauvre petite fille riche, recon-